



La réalité de l'inconscient Sophie Boutin

Qu'est-ce que comprendre quand il s'agit de la réalité de l'inconscient ?

Ce moment de serrer les temps féconds de la cure de Sergueï Pankejeff est une ponctuation qui nous invite à garder ouvertes les questions nouvelles posées par ce long travail d'analyse plutôt que de nous saisir d'un point conclusif à partir duquel les énigmes singulières de ce jeune homme riche, venu à Freud avec une peur de vivre rendant impossible toute insertion vivante dans la société, trouveraient une réponse satisfaisante.¹

Ce fut la première analyse d'une durée de plusieurs années, alternant de nombreuses interruptions et des reprises de traitement. Le transfert avec Freud s'est maintenu bien au-delà des au revoir qui lui ont donné son terme. Jusqu'à la fin de sa vie, malgré la rencontre bénéfique avec d'autres analystes comme Ruth Mac Brunswick, S. Pankejeff est resté, selon ses propres termes, le collaborateur de Freud. Cet *analysant professionnel* comme le nomme Frédérique Debout² a su mettre au travail les analystes, de Freud à Lacan sans se départir véritablement de cette position passive à l'endroit d'une figure paternelle dont il attendait de recevoir sexuellement l'organe viril. Une homosexualité inconsciente, que l'homme aux loups n'a jamais subjectivée malgré les interventions de Freud pour en éclairer l'origine et les effets dans la vie psychique de son patient.

Ce fut donc une analyse sans fin.

Une analyse présentant de nombreuses difficultés devant lesquelles Freud ne recula pas. Nous percevons, dans son effort de clarification, combien l'homme aux loups, malgré sa résistance au traitement, a su convoquer le désir de Freud d'affronter l'énigme de l'inconscient. Freud prend soin de nous dire que son patient n'est pas coupable des difficultés rencontrées dans sa cure. Il devance là Lacan qui nous dit qu'il n'y a de résistance dans la cure que celle de l'analyste.

Face à ce patient intelligent et cultivé, la tentation serait de comprendre et de lui faire comprendre qu'il doit renoncer à ses peurs immotivées, à ses fantasmes lui rendant la vie impossible, à ses positions infantiles le mettant à mal... Faire appel à la raison en somme. Une tentation thérapeutique qui irait dans le sens du moi de ce sujet cultivé qui se fait volontiers docile à la figure d'autorité. Ce n'est pas l'éthique de Freud qui préfère soutenir une incertitude, un « ne rien y comprendre », le temps qu'il faut, plutôt que de combler les impasses avec les préjugés de la culture. Cela pousserait au pire, nous dit-il, distinguant ainsi ce qui relève de la prise de conscience d'une réalité inconsciente et ce qui appartient à la conscience commune.

¹ Ce travail est issu du module *Découverte de la psychanalyse* – Lecture de l'Homme aux loups de Sigmund Freud, Section Clinique de Lyon, 2015.

² Freud S., « Préface », *L'homme aux loups, D'une histoire de névrose infantile*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2010.

La « prise de conscience » se fait depuis le savoir de l'inconscient et depuis sa causalité sexuelle, d'un autre ordre que la connaissance objective, et sa logique causaliste.

La tentation, par exemple, de banaliser les symptômes en leur trouvant une causalité extérieure au sujet : la perte d'appétit chez un enfant qui a eu la malaria pourrait se comprendre comme un banal dysfonctionnement organique. Freud entend ce symptôme comme le succès d'un processus dans le domaine sexuel. Le sexuel c'est ce qui parle du sujet dans son rapport à l'Autre du désir, à ses pulsions, à sa jouissance.

La perte d'appétit fait signe de la première organisation libidinale orale qui a produit une trace durable dans la vie de S. Pankejeff venu à Freud avec un manque d'appétence vitale et une peur de vivre de toujours.

Ce « temps pour comprendre » n'éluide en rien la complexité, supporte que les acquis théoriques soient ébranlés, réinterrogés à nouveaux frais par la singularité du cas. Un cas si complexe qu'il pourrait à lui tout seul exemplifier tout ce que la théorie psychanalytique a permis de découvrir.

De la vie probablement houleuse de ce jeune bourgeois russe, expatrié en France à l'aube du XX^e siècle, il ne sera question que de quelques souvenirs qui pourraient paraître d'une importance toute relative. La lecture de Freud va en démontrer le poids d'évènement : le poids de ce qui arrive au sujet infléchit nécessairement tout le processus de sa maturation. Nous serons surpris que parmi ces évènements traumatiques, figure un rêve d'angoisse.

Un adulte qui parle la langue de l'enfant

L'histoire d'une névrose infantile met à découvert la façon dont l'organisation de la sexualité infantile décide des orientations de la vie sexuelle adulte.

Ce n'est pas à partir d'un *a priori* théorique que Freud va à la recherche des origines infantiles du conflit psychique de son patient, mais parce que celui-ci, dans le transfert, déploie à livre ouvert l'enfant en souffrance dans la vie de l'adulte souffrant. Le petit garçon avec ses orientations de désir, sa rencontre singulière avec le traumatisme sexuel, les interdits structurels lui permettant, ou non, de surmonter l'angoisse de castration, va décider de son orientation virile, et ainsi mettre au monde l'homme adulte. Être un homme ou une femme ne dépend nullement d'un simple processus de maturation biologique et psychique. Il n'y a pas de pulsion génitale pour déterminer le destin sexuel. Nous verrons comment trop tôt l'enfant Sergueï a rencontré la « signification génitale » l'exposant à une excitation pulsionnelle traumatique.

Freud entend chez S. Pankejeff non seulement un sujet profondément marqué par son histoire passée et traumatique, mais un patient parlant toujours la langue de l'enfant ; il nous apprend comment l'inconscient agite le petit sujet dès son plus jeune âge. L'enfant ne parle pas la même langue de désir que l'adulte, d'où les malentendus inévitables entre enfants et adultes, la solitude incontournable avec laquelle l'enfant affronte les épreuves fondamentales de sa vie psychique, en particulier l'angoisse devant la différence des sexes et la castration. Cette langue du pulsionnel, Freud l'entend quasiment en direct, dans le transfert chez S. Pankejeff menaçant de dévorer ou de faire toutes sortes de sévices quand il bute sur une difficulté de l'analyse. Et Freud d'y entendre avec un aplomb saisissant l'expression passionnelle d'une tendresse à l'égard du père, autrement dit des mots d'amour !

Nous savons que l'adulte Sergueï avait une vie pulsionnelle débridée contrastant avec une grande civilité, trace vivante du mode d'évolution de sa sexualité infantile : l'enfant n'a jamais véritablement renoncé à une position libidinale. D'où l'extrême labilité de ses positions pulsionnelles et de leurs mouvements progrédients et actifs, régressifs et passifs, en réponse aux difficultés, durant les premières années de sa vie.

Cette labilité toujours active dans la vie de l'adulte ne permet pas à Freud de conclure sur un diagnostic structural bien établi chez ce sujet.

La causalité traumatique et l'évolution sexuelle du patient

Nous pouvons lire à partir des symptômes du patient de Freud, l'évolution de l'organisation libidinale générale à tout enfant : phase orale dominée par le cannibalisme, phase anale de maîtrise sphinctérienne et musculaire, avec son versant sadique articulé à la pulsion de recherche, phase urétrale avec son exhibitionnisme, enfin, phase dominée par l'angoisse de castration – notons la rigueur d'écriture de Freud qui n'évoque jamais pour ce patient la dénomination de phase phallique. Il est beaucoup question du pénis, voire de l'envie d'avoir le pénis du père via le coït, d'amour narcissique de son pénis, mais c'est bien ce moment d'entrée dans la phase dite phallique qui achoppe chez ce sujet. Ce qui n'est pas sans poser à Freud une question difficile sur le mode de refoulement et la labilité libidinale particulière de ce sujet.

Alors, la sexualité humaine dépendrait-elle d'une logique des stades de maturation organique et psychique ?

Ce n'est pas ce que nous dit Freud dans ce texte. Il nous dit comment son patient, dès les premières organisations libidinales de sa construction psychique, a traité un trauma inaugural de son entrée dans son histoire singulière. C'est l'empreinte de la scène primitive qui oriente les choix d'objets et les modalités actives ou passives de vectorisation de la pulsion. Il y a un tressage permanent entre l'organisation pulsionnelle de tout être humain et la rencontre avec l'Autre qui prend soin de lui, la résonance singulière des paroles de l'autre sur le petit sujet en fonction de son éveil pulsionnel, et le travail psychique répétitif pour traiter l'intraitable de la rencontre avec le sexuel.

Cette rencontre avec le sexuel, à un âge précoce, va être la matrice de la constitution libidinale et son traitement par le sujet va fondamentalement orienter sa maturation subjective.

En ce qui concerne le jeune Sergueï, la signification sexuelle génitale s'est imposée à lui alors qu'il n'était absolument pas en mesure de s'y retrouver. C'est une énigme : cet enfant de dix-huit mois, fiévreux, qui dort dans la chambre de ses parents et se réveille en voyant son père et sa mère ayant un coït a tergo est saisi par la vision. Il est comme dévoré par ce qu'il voit, ce qu'il voit du pénis du père, du vagin de la mère, de la différence sexuelle qui ne peut se symboliser pour lui et qui surgit dans une crudité impressionnante.

Ce qui fait trauma pour ce jeune sujet n'est pas la vision objective du rapport sexuel entre les parents, mais l'impact inconscient de cette vision qui a produit une empreinte singulière chez ce très jeune enfant.

Ce trauma deviendra l'arrière-fond obscur et décisif de toute l'évolution sexuelle du petit Sergueï avec sa double face : libidinale narcissique, d'identification au père et de jouissance passive homosexuelle.

Un autre trauma aura aussi son importance, toujours sur le fond de cette sidération primitive et ses effets de passivation sur le petit sujet, la séduction de la sœur aînée à l'âge de trois ans trois mois. Là encore, entendre la causalité sexuelle de la réalité psychique du sujet conduit au-delà d'une compréhension selon la morale conventionnelle. La réponse du petit sujet fait entendre la puissance traumatique de la séduction, toujours en lien avec la scène primitive. L'enfant n'est pas seulement la victime innocente d'une sœur aînée perverse. Ce souvenir est un véritable événement pour le sujet qui a rejeté la signification sexuelle de la séduction, à savoir que son pénis pouvait intéresser une fille, qui a rejeté sa sœur comme objet sexuel mais qui n'a pas pour autant renoncé à la chose : à la jouissance passive localisée sur son organe pénien.

Les paroles de la nourrice vont prendre sens rétroactivement comme menace de castration. Avec la scène de séduction, le jeune sujet de trois ans trois mois va vivre une tension psychique insoutenable entre l'investissement narcissique du pénis et sa valeur virile, et sa recherche inconsciente d'une jouissance passive qui désavoue alors sa virilité.

D'où l'effondrement d'une organisation génitale encore fragile et la régression à l'organisation sadique anale que Freud peut lire à partir du masochisme actuel de son patient. Cette régression est d'abord au service de la défense narcissique de la position virile du garçon contre un Autre séducteur qui le menace de castration. Mais la jouissance passive trouve aussi à se satisfaire au travers d'une conduite masochiste, qui est un retournement des pulsions sadiques anales sur le sujet. Le fantasme d'être battu sur le pénis est une version anale de cette jouissance primordiale. Serait-ce une tentative ultime de faire coïncider l'amour narcissique du pénis et la jouissance passive qui en contrarie la virilité ?

L'énigme de la jouissance dans l'évolution sexuelle de l'homme aux loups

À l'âge de quatre ans, Sergueï fait un rêve, élevé par Freud à la dignité de l'événement, véritable mise en acte de la réalité sexuelle inconsciente et décidant du destin libidinal de la sexualité infantile et adulte du patient. Ce rêve raconté dans la cure, sous transfert, fait entendre à l'analyste comment il a pu représenter une véritable réactualisation de la scène traumatique de la prime enfance, rêve vécu avec une intensité telle que cette scène inaccessible à la conscience du sujet peut être reconstituée avec précision à partir des signifiants du rêve déployés dans la cure. Par ce rêve, le sujet tente d'accéder à ce qui n'a pu se symboliser de la scène primitive. Il n'est plus seulement happé par la scène primitive, il peut s'y représenter la voyant, impliqué donc par son propre regard. Ce rêve peut se lire comme la mise en acte de la réalité sexuelle de l'enfant, mais ce qui se passe du point de vue de la jouissance homosexuelle intense est catastrophique pour le moi et le rêve vire au cauchemar. La tentative d'accéder à la signification sexuelle de la différence des sexes, de la castration, échoue. Le moi se défend en refusant la signification sexuelle et refoulant la jouissance qu'il ne peut contenir. Le sujet régresse sur des positions libidinales sadiques anales qui sauvent la valeur narcissique du pénis mais échoue à reconnaître sa fonction symbolique génitale. Faute de cette signification, le petit sujet ne peut accéder à une jouissance phallique, ce que Freud appelle ici une tendance sexuelle active ayant un caractère masculin. Ce n'est pas la virilité qui l'a emporté sur la jouissance homosexuelle passive. Rien n'a fondamentalement changé de l'organisation sexuelle du jeune garçon qui se replie sur les positions de la phase sadique anale. Ce qui change cependant est la position face à la

jouissance passive homosexuelle. De recherchée, elle passe au refoulement radical : le moi y oppose un refus tel que la question du devenir inconscient de cette jouissance va être problématique. L'instance interdicière du surmoi ne vient pas au secours du sujet pour l'arracher à la capture féminisante de la scène primitive. La figure du père devient menaçante, certes, mais elle ne s'humanise pas et c'est sous le masque de la phobie des loups, puis du lion qu'elle surgit quand l'angoisse de castration se présente, interdisant la symbolisation, la différence des sexes. Le féminin, identifié à la passivité, fait l'objet alors d'un pur et simple refus, il ne devient pas signifiant organisateur de la différence des sexes.

Mais alors, quel destin pour la jouissance homosexuelle ? Celle-ci échappe plus que jamais au sujet à cause du mode de refoulement qui est le sien qui ne permet aucun renoncement ; le refoulement massif d'un moi qui refuse toute sexualité et rend impossible la castration symbolique de cette jouissance au service d'un amour absolu du père porteur de l'organe mâle. Le refus du sexuel tel que le moi l'impose et dont va pâtir le sujet rend compte de cette lutte épuisante de mortification libidinale et de la vie sexuelle compulsive et dégradante de ce jeune bourgeois russe. Mais le risque surpuissant de la satisfaction homosexuelle est toujours présent et il faut des symptômes pour contenir cette jouissance refusée par le moi. L'hystérie qui, dès la première phase libidinale a été un des modes du sujet de faire avec le trop d'excitation sexuelle, va être d'un grand recours pour localiser cette jouissance qui menace la construction narcissique du sujet et exige un tel refus du sexuel au moi. Le cannibalisme précoce a frayé la voie d'une localisation de la tendance homosexuelle dans l'intestin. Avec ses troubles intestinaux, S. Pankejeff continue à adresser au père l'amour passionnel pour son pénis. C'est une vraie solution pour ce sujet dont la virilité n'a jamais pu être pour lui une voie de réalisation authentique.